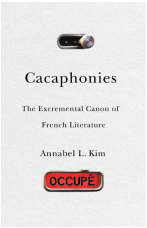
Acta fabula
Revue des parutions
vol. 24, n° 3, Mars 2023
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.16253

« Là où ça sent la merde, ça sent l'être »

« There where it smells of shit, it smells of being... »

Michel Renaud



Annabel L. Kim, *Cacaphonies. The Excremental Canon of French Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2022, 288 p., EAN : 9781517910884

Pour citer cet article

Michel Renaud, « « Là où ça sent la merde, ça sent l'être » », Acta fabula, vol. 24, n° 3, Notes de lecture, Mars 2023, URL : https://www.fabula.org/revue/document16253.php, article mis en ligne le 27 Février 2023, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.16253

Ce document a été généré automatiquement le 30 Avril 2025

Michel Renaud, « « Là où ça sent la merde, ça sent l'être » »

Résumé - Les lecteurs et les critiques ont longtemps sous-estimé l'importance de la thématique excrémentielle dans le corpus littéraire français des XXe et XXIe siècles. Annabel L. Kim s'inscrit en faux contre cette tendance à censurer les écrits stercoraires contemporains par le biais d'exégèses qui leur dénient toute signification profonde. Ce sont donc, ici, des relectures d'auteurs majeurs qui nous sont proposées, érigeant le propos scatologique en parabole égalitaire, objet littéraire en même temps que réflexion sur la littérature elle-même.

Mots-clés - Littérature française, Roman, Scatologie, XXe siècle

Michel Renaud, « « There where it smells of shit, it smells of being... » »

Summary - Readers and critics have long overlooked excrement's vital role in the twentieth- and twenty-first-century French canon. In a stark challenge to the tendency to view this literature through sanitizing abstractions, Annabel L. Kim undertakes close readings of key authors to argue for feces as a figure of radical equality, both a literary object and a reflection on literature itself, without which literary studies is impoverished and sterile.

Keywords - 20th century, French Literature, novel, Scatology

Ce document a été généré automatiquement le 30 Avril 2025

« Là où ça sent la merde, ça sent l'être »

« There where it smells of shit, it smells of being… »

Michel Renaud

Les lecteurs et les critiques ont longtemps sous-estimé l'importance de la thématique excrémentielle dans le corpus littéraire français des xxe et xxie siècles. Annabel L. Kim s'inscrit en faux contre cette tendance à censurer les écrits stercoraires contemporains par le biais d'exégèses qui leur dénient toute signification profonde. Ce sont donc, ici, des relectures d'auteurs majeurs qui nous sont proposées, érigeant le propos scatologique en parabole égalitaire, objet littéraire en même temps que réflexion sur la littérature elle-même.

On connaît, depuis la copieuse étude que leur a consacrée naguère Gérard Genette[1], l'importance et les enjeux des *seuils*, invites, leurres ou mises en garde liminaires — « voi ch'entrate… » — que le lecteur ne saurait ignorer sans s'exposer à la mystification ou au fourvoiement. Ici, plus qu'ailleurs sans doute, la prudence est de rigueur. Si le propos scatologique est, dans le champ littéraire, moins offusquant que « consubstantiellement ironique », cette ambiguïté affecte du même coup toute exégèse de la prose stercoraire : tout cela est-il bien sérieux ?

Avant même d'entamer la lecture de l'essai d'Annabel L. Kim, c'est en effet sur le *sérieux* de l'entreprise que l'on s'interroge : le titre en forme de calembour digne d'un ouvrage de la bibliothèque Saint-Victor, la couverture figurant la porte de « toilettes » — puisque l'on use désormais de cet anglicisme euphémique pour désigner nos « retraicts » —, la quatrième de couverture, avec les inévitables jugements louangeurs et la référence rabelaisienne, autant de signes ou signaux qui, tout en éveillant sa curiosité, suscitent la méfiance du lecteur. L'introduction, « We have always been fecal », est précédée d'une épigraphe empruntée à Baudelaire, bien faite pour éveiller la suspicion :

> The Frenchman… is an animal of Latin race ; he has no objection to ordure in his domicile, and in literature he is scatophagous. He delights in excrement.

[1] Gérard Genette, *Seuils*, Seuil/Poétique, 1987.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Cette note d'humeur prise dans *Mon cœur mis à nu*[2] suffit-elle à formuler d'emblée le postulat sur quoi se fonde l'ensemble des lectures qu'on va nous proposer dans les chapitres qui vont suivre : « French literature is full of shit » ? On peut déjà craindre que ne soient allégrement franchies les limites de l'interprétation — et la référence, dans les dernières pages de l'introduction, aux exégèses de Louis Marin et Jacques Derrida n'est pas de nature à nous rassurer, pas plus que le *name dropping* associant dans une même fascination stercoraire des auteurs qu'on ne s'attend guère à croiser dans ces parages. On croit comprendre que le projet d'Annabel L. Kim se fonde, grosso modo, sur une remotivation de la formule catégorique de Sartre, ramenée en somme à son sens littéral, au premier degré : « La littérature, c'est de la merde[3]. » Assertion paradoxalement euphorique, dès lors que l'on se rappelle Rabelais — « C'est safran d'Hibernie » — ou Jarry — « La merde n'était pas mauvaise ». La lecture que propose Annabel L. Kim se fonde sur une assomption de la matière fécale — *shit* — en tant que *materia prima* de l'œuvre littéraire, tant au stade de la création, de l'écriture, qu'à celui de la lecture ou de l'exégèse. Cette assomption se manifeste par le parti pris d'exclure du corpus restreint sur lequel portent ses analyses ou ses spéculations — cet *Excremental Canon of French Literature* — les œuvres qui voudraient ignorer, censurer la merde ou la rendre acceptable par le subterfuge — ou l'échappatoire — d'un transfert « à plus hault sens ». Ainsi, des approches herméneutiques de Bakhtine, des lectures psychanalytiques de Freud, Lacan ou Julia Kristeva ; ainsi des textes de Georges Bataille, lequel est élégamment qualifié de « *mouche à merde* (*shit fly*) that circles around the shit that other authors produce and that he cannot bring himself to produce. » Seront donc retenus et commentés huit auteurs, jugés particulièrement significatifs pour l'importance accordée, dans leurs livres, à la thématique excrémentielle : Céline, Beckett, Sartre et Genet, Marguerite Duras et Romain Gary, Anne Garréta, Daniel Pennac. Ceux-là ne tombent pas sous le coup des accusations de *fecal blindness*, *fecal illusion* ou encore *fecal filtration*, qui permettent d'écarter, outre Bataille, bon nombre d'autres écrivains qu'on s'attendrait à trouver ici — Tournier ou Richard Millet[4], par exemple. Sont ainsi convoqués des noms qu'on pourrait dire emblématiques du passage de l'ornemental ou du métaphorique — on pense ici à l'expression *brodure de merde* qu'on rencontre chez Rabelais dans un contexte polémique — au structurel, puis au conceptuel : la matière fécale est la matière même du travail littéraire. L'exposition crue, scandaleuse, de l'excrément, mieux que les plus subtiles investigations psychologiques, touche au plus profond

---

2 *« Le Français [...] est un animal de race latine ; l'ordure ne lui déplaît pas dans son domicile, et en littérature, il est scatophage. Il raffole des excréments. » (Mon cœur mis à nu, 49 — Baudelaire, Œuvres complètes, Seuil/L'Intégrale, 1968, p. 637.*

3 Propos rapporté par Simone de Beauvoir dans *La Force des choses*, souvent cité. Voir, par exemple, Michel Contat, « Une autobiographie politique ? », *Pourquoi et comment Sartre a écrit* Les Mots, PUF, 1997, p. 18.

4 On pense ici au premier chapitre de *Lauve le pur*, POL, 2000.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

de l'humain. Artaud l'exprimait brutalement : « Là où ça sent la merde, ça sent l'être[5]. » Et Guido Ceronetti, plus élégamment : « L'excrément [...] épouvante et répugne, à cause de l'odeur d'âme dénudée et anonyme qu'il exhale[6]. »

Le choix d'Anne Garréta et de Daniel Pennac — pour leurs romans *Dans l'béton* et *Journal d'un corps* — peut déconcerter le lecteur, à supposer que celui-ci n'ait pas déjà manifesté quelque perplexité en voyant figurer au nombre des élus Marguerite Duras et Romain Gary *alias* Émile Ajar. Annabel L. Kim a soin, néanmoins, de recourir, à propos de ces choix, à une justification qui tient fort de l'antéoccupation : c'est que, avec ces auteurs qui sont nos contemporains, nous prenons conscience du poids idéologique et de la dimension politique de la merde. Ce qui désenchantait Swift nous console : nous sommes tous et toutes égaux dans la défécation. L'étron est une arme anti-raciste, anti-patriarcale, sa présence fonde la démocratisation de la littérature et de la culture :

> This last part of the book thus follows on the previous ones, which show how shit makes and thinks, to point to how shit can be used : how we as readers can take shit out of its literary containers and put it to use as well. (Introduction, p. 32)

Ayant ainsi exposé le propos général de son étude et justifié le choix de ses références, reste à l'auteure à expliciter ce titre que d'aucuns jugeront peu sérieux, voire puérilement provocateur. Ici, on pense à Jarry, encore : « Le bon goût, nous l'emmerdons. » Mais cela va tout de même un peu plus loin que le plaisir puéril de narguer les savants austères. C'est en somme un avertissement liminaire euphémique : le vocabulaire que l'on trouvera à l'intérieur sera plus brutal, nécessairement, puisqu'il s'agit d'en finir avec les pudeurs de langage. *Retour au fumier*, pour citer le titre d'un récit de Raymond Federman[7], c'est-à-dire aux mots qu'on qualifiera paradoxalement de *propres*, ceux-là que l'urbanité et la délicatesse censurent et qui, dans le mouvement d'une lecture bien conduite, retrouvent tout leur pouvoir de subversion, s'ouvrent à de nouvelles explorations de leur champ sémantique, suscitent de nouvelles exégèses. Ce polylogue herméneutique, ce chœur *cacaphonique* répond à la richesse du stock lexical stercoraire qui caractériserait la langue française. On voit qu'il y a là quelque apparence de paradoxe : cette surabondante et jubilatoire synonymie — « Appellez vous cecy foyre, bran, crottes... » — enrichie *ad libitum* par d'innombrables trouvailles argotiques ou néologismes cocasses, traduirait une complaisance obsessionnelle propre au domaine français, alors même que la littérature use de diverses stratégies d'évitement pour ne pas nommer l'innommable. Nous disons *apparence*

[5] Antonin Artaud, « La recherche de la fécalité » — *Pour en finir avec le jugement de Dieu* — *Œuvres*, Gallimard/Quarto, 2004, p. 1644.

[6] Guido Ceronetti, *Le Silence du corps*, Le Livre de poche/Biblio, 2000, p. 40.

[7] Raymond Federman, *Retour au fumier*, Al Dante, 2005.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

de paradoxe, puisque la redondance euphorique des signifiants n'a d'autre fin que de dissimuler ou d'évacuer un signifié révoltant : « Celia, Celia, Celia shits[8] ! » Le flux intestinal se confond avec la logorrhée, se perd dans l'inanité sonore de l'accumulation des termes savants aussi bien que dans la vacuité du mot passe-partout : « *Faire* en français signifie chier[9]. »

Cette émergence ou assomption de la fécalité que s'emploie à illustrer Annabel L. Kim — et dont elle trouve les premières manifestations chez Céline —, n'est en fait rendue possible que par un relâchement, sinon des mœurs du moins de la langue et des règles de la bienséance. L'euphémisation du discours entourant la défécation, les termes et périphrases infantiles ou argotiques ne survivent qu'en tant qu'hypocoristiques vaguement ridicules ou marqueurs pittoresques de proses pseudo-policières façon San-Antonio. Dès lors, le mot cru autorise ou impose de nouvelles lectures ou relectures des classiques. Balayées, désormais, les réticences des premiers exégètes du *Moyen de parvenir*, feignant s'offusquer de métaphores scatologiques que n'aurait pas reniées Louis Marin. De la même manière, les épisodes du « torchecul », de « l'escholier limosin » ou le dernier chapitre du *Quart Livre* de Rabelais suscitent-ils de nouvelles interprétations, lesquelles nous dissuadent de nous laisser prendre au leurre d'un hypothétique « plus hault sens », dont la quête pourrait bien n'être qu'une dérobade. Cette levée des censures langagières imposées par la civilité ordinaire affranchit du même coup l'écrivant des anciennes pudeurs : « À cette heure, écris-tu naturellement. » On n'imagine pas Colette ou Marcelle Tinayre faire état — comme Annie Ernaux dans *L'Événement* — d'une « violente envie de chier[10] », liberté de propos ou couleur de rhétorique dans laquelle il faut sans doute voir une douteuse et dispensable conquête du féminisme. Le discours scatologique est d'une tout autre portée lorsqu'il s'agit, chez Marguerite Duras, d'évoquer l'abjection de l'univers concentrationnaire : la merde, la souillure et l'abstersion s'inscrivent dans une relation dialectique entre déchéance et rédemption, bestialité et compassion dont seule la brutalité du propos peut restituer l'enjeu. C'est dans ces parages que l'on aurait aimé rencontrer Artaud et les verbigérations hallucinées de ses écrits tardifs.

L'étude d'Annabel L. Kim, malgré son originalité, sa liberté de ton et ses approches audacieuses, n'est pas toujours convaincante à force de se vouloir systématique, fondée sur un corpus délibérément restreint et des choix discutables. On a trop souvent le sentiment d'être dans la surinterprétation, voire dans l'utilisation. Cet essai n'en est pas moins stimulant ; qu'il agace, indispose ou laisse perplexe, il instaure le soupçon, nous amène à réfléchir, à reconsidérer un certain nombre de

8 Swift, *The Lady's Dressing Room*, 1732.

9 Aragon, *Traité du style, Gallimard*, 1929, *incipit*.

10 Annie Ernaux, L'Événement — Écrire la vie, Gallimard/Quarto, p. 308.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

textes, de préjugés hiérarchiques et de jugements de valeur. Pourquoi, dès lors, ne pas relire les classiques, traquer la fécalité entre les lignes, aborder les œuvres canoniques d'un autre œil — et se rappeler à ce propos la formule d'Umberto Eco, suffisant lecteur s'il en fut : « On lit avec le trou du cul[11] » ?

[11] « L'ordinateur est proustien, spirituel et masturbatoire », propos recueillis par Elisabeth Schemla, *Le Nouvel Observateur*, n° 1406, 23 octobre 1991, p. 25.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

AUTEUR

Michel Renaud
Voir ses autres contributions
michel.renaud18@orange.fr

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.